

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 42 (1913)

Heft: 8

Buchbesprechung: Culture de la tendance religieuse au moyen du cours de langue (un chapitre du P.G. Girard) [suite et fin]

Autor: Marschal, M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CULTURE DE LA TENDANCE RELIGIEUSE AU MOYEN DU COURS DE LANGUE

(Un chapitre du P. G. Girard)

(Suite et fin.)

Dieu est le conservateur de sa création ; car n'étant rien d'elle-même, elle ne pourrait continuer d'être sans que toujours elle ne reçoive ce qu'elle est. Il est un pur esprit présent par sa pensée et sa puissance, et tout sens droit en est tellement persuadé que toujours l'innocence méconnue s'est appuyée sur l'invisible Témoin.

Dieu gouverne sa création dans sa sagesse et sa bonté. Détail intéressant ou du moins curieux : outre le gouvernement indirect, par les causes dites « secondes », par l'ordre une fois établi et toujours conservé dans la nature, le P. Girard relève une triple intervention directe et constante de Dieu dans les affaires humaines, et il veut qu'on y rende attentifs les élèves. C'est d'abord la création dans le sein maternel de l'âme de chaque enfant ; puis l'égalité, du moins relative, des deux sexes en tout temps et partout, égalité grâce à laquelle le nombre des individus de chaque sexe est proportionné à celui de l'autre ; enfin, c'est la distribution à chaque individu venant au monde d'une organisation et d'une physionomie particulières. Ce n'est point l'occasion d'accrocher ici la discussion toute moderne de savoir si, quand et comment, il faut donner aux enfants les explications sur la question sexuelle. Je ne veux point discuter non plus si les deux derniers points peuvent, en bonne philosophie, être au même titre que le premier attribués à une intervention directe de Dieu. Mais on peut dire en faveur du P. Girard que la physiologie et la psychologie modernes, malgré des lumières acquises, par exemple, par l'étude des phénomènes héréditaires, laissent encore planer bien des mystères sur cette question ; et vu l'importance, les conséquences immenses de ces deux dernières mesures du gouvernement divin pour les individus, les familles et tout le genre humain, on comprend que Girard y attire l'attention. — Pour finir, Girard rappelle par un petit mot que ce profond respect de Dieu doit se montrer dans toute la conduite. Sentait-il lui-même le danger que ces « affections » ne restent qu'à l'état d'affections ?

Après le respect, la gratitude, provoquée par la vue des

bienfaits de Dieu. Il n'y a guère de leçons où le « Cours de langue » ne parle de la bonté divine et n'excite à la reconnaissance. Girard en rappelle les principaux traits. Le maître devra montrer à l'enfant que même ce qui paraît jeter une ombre sur la bonté de Dieu, les souffrances, les désordres apparents, eh bien, ce n'est que « l'ombre au tableau » destinée à rehausser le jour ; il ne s'y cache qu'une bonté d'autant plus grande qu'elle a en vue notre bien supérieur. — Le maître montrera aussi que cette bonté, parce que désintéressée et ne demandant pas avant tout le retour, ne le mérite que davantage. Or, une bonne manière de faire du bien à Dieu, c'est d'en faire à ses enfants, nos semblables. « Aussi ils immolent sur l'autel de la reconnaissance l'envie, la jalousie, les ressentiments, et par amour pour le Père ils rendent aux enfants le bien pour le mal. » Voici donc encore une petite conclusion pratique, en style fin dix-huitième siècle !

Enfin, la confiance s'appuie comme la gratitude sur la bonté de Dieu. Mais elle porte, non sur le passé, mais sur l'avenir. Ce sont encore deux belles pages de Girard où il relève le regard des maîtres et de leurs élèves vers des biens supérieurs, et où il les prémunit contre deux déviations de la confiance consistant, l'une, à se promettre la couronne des justes sans s'en rendre digne ; l'autre, à attendre tout d'en haut en se croisant les bras dans un doux farniente.

II. Le culte envers le Sauveur.

Et nous voici à la seconde section de ce chapitre, sur la culture de la piété, laquelle traite de la piété envers le Sauveur et sera plus courte.

En effet, le P. Girard nous dit que la piété envers le Sauveur se résume aussi dans la foi au Sauveur et dans les sentiments religieux qui doivent en résulter, et qui sont aussi le respect, la gratitude, la confiance. Il ne reprend donc pas séparément chacun de ces sentiments, mais rappelle seulement ce qui dans son « Cours de langue » tend à les nourrir et à les développer ; car, croyance et sentiments, il les suppose produits dès longtemps par les leçons maternelles. Entremêlées à la syntaxe ou disposées comme récapitulations, des conversations de la mère et du fils donnent un premier aperçu ; puis des entretiens du père avec son fils fournissent une étude plus sérieuse, plus approfondie de la doctrine, de l'œuvre, du caractère de Jésus-Christ, comme preuves internes ; enfin du fait positif de sa résurrection, comme preuve externe de la divinité du christianisme. Il suffit de lire les belles pages du P. Girard au livre III, chap. II,

intitulé : « Le Sauveur des hommes », pour se convaincre que Girard sait tracer un beau portrait de la figure sublime qu'est Jésus-Christ.

J'ajoute seulement que ce n'eût pas été une redite inutile de faire remarquer à l'enfant que ces sentiments à l'égard du Sauveur doivent se traduire par des actes religieux, fixés, en partie du moins, par le Sauveur lui-même ou déterminés par l'Eglise que lui-même a instituée comme gardienne de sa doctrine et comme organe de sa volonté. Girard s'adressait à toutes les confessions chrétiennes ; voilà ce qui explique l'absence du paragraphe sérieux et solide sur la divinité de l'Eglise qui eût dû trouver ici sa place. Que du moins le maître catholique n'oublie point de combler cette lacune.

A ce chapitre sur la « Culture de la tendance religieuse chez l'enfant », Girard ajoute un paragraphe qu'il intitule : « Observations à l'usage des instituteurs et des institutrices. » Ce sont, très succinctes, quelques remarques sur le miracle, sa possibilité, sa convenance, son existence ; puis sur la prophétie, ce miracle non tant de la puissance que de la science divine ; enfin sur la propagation de l'Évangile par le monde et le caractère tout divin de ce fait. Comme l'on voit, ce sont quelques traits d'apologétique qui, dans l'idée du P. Girard, sont utiles aux maîtres d'abord et, par leur entremise, aux élèves. Ces notions, le P. Girard en sentait la nécessité pour fonder la foi et la défendre dans l'âme des maîtres et des maîtresses, et pour prémunir les élèves contre les objections qui les attendent dans la vie. Depuis lors, les idées ont évolué ; mais j'ai toute raison de croire qu'aujourd'hui le P. Girard, bien loin de supprimer ces observations, les étendrait. Car dans un temps où l'on prétend vulgariser la science et où, de fait, on vulgarise encore bien plus les objections d'une certaine demi-science contre la religion, je suis sûr que Girard appuierait sur la nécessité où se trouvent maîtres et maîtresses de se former pour leur compte et celui de leurs élèves au moins aux éléments d'une apologétique populaire : il leur apprendrait à réfuter, par des répliques de bon sens et mises à la portée du peuple, les objections courantes contre la foi et la morale du christianisme.

Voilà donc les grandes lignes de ce chapitre où il y a tant de belles choses. C'est trop peu, dira-t-on, pour un cours de religion ; Girard en convient, puisqu'il admet encore dans son programme l'enseignement spécial de la religion : histoire sainte, catéchisme. Mais n'est-ce pas trop pour un cours de langue ? Puis ce ton uniforme des exemples et des explications ne prête-t-il pas, sous une main moins habile que celle de

Girard, à la monotonie, la grande source de l'ennui ? Enfin tous ces petits morceaux choisis, fabriqués tous de même main, ces entretiens même, où, malgré tout, c'est toujours le même personnage qui monologue sous des masques différents, offrent-ils la variété de style, les qualités littéraires si multiples, si diverses que l'on peut désirer dans des modèles d'art littéraire. — Ce sont des détails pédagogiques. Voici qui me paraît plus grave : c'est une remarque sur la division et la subordination que Girard introduit entre la piété envers Dieu et la piété envers le Sauveur.

Il reste établi et concédé que, pour des considérations purement pratiques et parce que son livre s'adressait à un public d'une confessionnalité mélangée, Girard, à propos du Sauveur, ne parle guère de son Eglise, ni n'appuie même grandement sur sa divinité. Il reste établi encore et concédé que, par égard pour un siècle toujours simplement déiste, Girard, à propos du Père, évite de traiter des dogmes plus spécifiquement chrétiens : il était libre de prendre cette position, il l'a jugée opportune ; ne discutons plus. — Mais il paraît évident, d'autre part, que dans le dernier petit paragraphe de ce chapitre Girard n'a eu en vue que des écoles catholiques, et il croit nécessaire de les prémunir contre une exagération du culte de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aux dépens du culte de Dieu le Père. — Eh bien ! je ne sais si le P. Gaischy, pris à parti par Girard, donne à son expression : « Le Sauveur est le Dieu de cette vie », le sens *théologique* que Girard lui attribue ; dans ce cas, Girard aurait raison de nous prémunir ; toute exagération nuit, surtout dans l'instruction de la jeunesse ; le Père reste le Père, et entre les personnes divines il y a rang, mais non infériorité. Mais il me semble qu'au sens et au point de vue pédagogique le mot du P. Gaischy a une grande part de vérité. Jésus-Christ est vraiment le Dieu qui s'est manifesté à nous, qui s'est approché de nous, s'est mis à notre portée, à la portée surtout des petits, des simples d'esprit. L'expérience le prouve tous les jours encore qu'un maître et une maîtresse trouvent davantage le chemin vers l'esprit et le cœur de leurs élèves en matière d'instruction et d'éducation religieuse, ils réussissent d'autant plus à captiver leur attention et à provoquer leur zèle, s'ils prennent comme point de départ et comme centre de leurs explications Jésus-Christ, le Dieu fait homme, sa vie, sa doctrine, ses exemples. « Plus l'Évangile est lu, plus la foi devient vive. L'Évangile est le livre qui sert à tous et pour tout. » Ce sont les paroles de Pie X. Je n'en citerai ici d'autre preuve que celle du fameux Diderot que je trouve citée par

Girard lui-même ¹ : « Diderot appartenait à cette secte anti-chrétienne qui en France a déshonoré la fin du siècle passé. Mais cet homme était père. Il avait une fille qu'il instruisait lui-même, et le livre d'instruction était l'Évangile. Un jour il fut surpris par un autre conjuré. Celui-ci lui fit des reproches, et le père répondit : « Je ne connais rien de mieux pour mon enfant. »

M. MARSCHAL, *professeur.*



Programme pour l'année scolaire 1913-1914

I, IV B, V, VI et VII^{mes} arrondissements

(Broye, Sarine, Gruyère, Glâne et Veveyse)

I. Instruction religieuse. — LES DEUX COURS SUPÉRIEURS. Nouveau Testament. Chap. 11, p. 133, jusqu'à la fin ; étude obligatoire de la carte de la Palestine.

COURS INFÉRIEUR : Nouveau Testament, d'après l'abbé Boué ; utilisation des tableaux correspondants.

II. Enseignement intuitif et sciences naturelles. — COURS INFÉRIEUR : Les leçons de choses sont tirées du syllabaire et des chapitres descriptifs du Manuel 1^{er} degré.

COURS MOYEN : En été : Règne végétal, étude des chapitres 1, 2, 3, 4, 8, 10, 11, 13, 14, 15. — En hiver : Règne animal, chap. 1, 2, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, plus le chap. 5 du règne végétal. Les maîtres se serviront, pour compléter leur enseignement, du Manuel : *Les leçons de choses*, par Jaccard et Henchoz (Vaud).

COURS SUPÉRIEUR : Lois physiques : Étude des matières contenues dans les chap. 1 à 8 inclusivement, pages 527 à 548 du nouveau manuel. Hygiène : chap. 4, 5, 6, 7, 8. Connaissances usuelles : reprendre les chap. 6, 7 et 8, pages 638 à 643 du nouveau manuel (enseignement antialcoolique).

L'enseignement des sciences naturelles devra donner lieu, aux trois cours, à de nombreuses tâches d'observation.

III. Lecture. — COURS INFÉRIEUR : En été (a Cours de 1^{re} année : Tableaux jusqu'au N^o 36, caractères typographiques et les 10 premiers chap. du livre de lecture ; (b) Elèves de la II^{me} année : la 3^{me} partie du

¹ P. 251.